

Liberté

A propos d'une conférence de Jean Le Moyne : Le noeud éclaté

André Belleau

Volume 2, numéro 2, mars–avril 1960

URI : id.erudit.org/iderudit/59700ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belleau, A. (1960). A propos d'une conférence de Jean Le Moyne : Le noeud éclaté. *Liberté*, 2(2), 74–78.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1960

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Le noeud éclaté

*Le noeud s'est mis à sentir
Les tours de corde dont il est fait¹.*

Saint-Denys-Garneau.

Lorsque, ce mardi soir de février dernier, nous écoutâmes, à la télévision, Jean Le Moynes parler de Saint-Denys-Garneau, du mal spirituel qui le fit mourir, des causes de ce mal (extérieures au poète, d'ailleurs), de son caractère endémique, nous fûmes profondément remués. Nous, qui, aussi, sommes tous plus ou moins *dans la peste*. Nous qui sommes, il faut le dire, à la fois propagateurs et victimes par la vertu d'un même silence. Or, aussi scandaleux que cela soit, quelques-uns, ce soir-là, ne furent pas scandalisés. Bien plus, ils ressentirent une sorte de sombre joie. Car le scandale, ils l'éprouvent depuis longtemps, ils le vivent au plan de l'instinct, au plan d'une agressivité lancinante et sourde, d'un ressentiment confus qui cherche ses raisons. (Plusieurs vont beaucoup plus loin qui ont déjà tout récusé et se sont désaffectionnés totalement.) Car Jean Le Moynes, dans ces pages admirables, dans cette psychanalyse de notre destin individuel et collectif, faisait éclater le noeud, élucidait² ce que d'autres cherchaient maladroitement à formuler en se fouillant eux-mêmes pour atteindre la racine de leur agir, cernait et dénonçait le mal — et le système qui l'engendre — avec une logique impitoyable. Ce n'est pas assez dire. Cette minutieuse et implacable condamnation avait d'autant plus de force qu'elle semblait jaillir, de façon calme et égale, d'une impétuosité contenue, d'un long cheminement. Et je n'ai pas souvenance d'avoir jamais entendu des choses aussi atroces dites avec une telle douceur et une telle pondération.

Mais de quoi s'agit-il, au juste? De ceci. Saint-Denys-Garneau est une des plus hautes et des plus conscientes victimes d'une édu-

¹ Vers cités par Jean Le Moynes dans "Saint-Denys-Garneau, témoin de son temps", conférence donnée à la télévision le 9 février 1960 et reproduite dans la "Semaine à Radio-Canada".

² D'autres ont abordé le même sujet: Maurice Blain dans "Sur la liberté de l'esprit" (numéro spécial d'"Esprit" sur le Canada français, août-septembre 1952, notamment p. 206); Gilles Marcotte dans sa préface au "Journal" de Saint-Denys-Garneau (voir pp. 32 et 40).

cation et, par conséquent, d'une société tenacement corrodées, vidées par l'hérésie dualiste. La nécessité vitale de l'accomplissement, le besoin profond du bonheur, l'élan vers la vie, la connaissance et le monde créé, sont en porte à faux sur la matière et l'esprit conçus comme des contraires, consciemment ou non. L'équilibre est rompu. Les forces de vie, privées de l'essentielle totalité de leur appui (ou de leur objet), sont lentement asphyxiées sous le poids écroulé de la matière et de la chair sabotées et salies. Peu à peu, les sources mêmes de l'agir s'empoisonnent. Les racines de l'acte sont mortellement blessées. C'est le temps des pauvres types empêtrés dans les faux dogmatismes, les interdits, les inhibitions de toutes sortes, incapables d'aller jusqu'au bout de leurs actes, de leurs discours, de leurs pensées, bloqués au-dedans, réduits au silence ou aux propos sarcastiques des après-dîners. C'est le temps de la peur biologique et des intellectuels abouliques qui n'écrivent pas. C'est le règne des sous-hommes bien dociles sous la férule des Salisseurs. Salisseurs³ de l'amour, de la femme, du corps, du monde, de l'art, de la vérité. C'est, pour employer l'expression de Jean Le Moyne, "la pédagogie de l'anéantissement". Le bonheur même devient dangereux, coupable. Jean Le Moyne parle alors de la tragique confusion des deux culpabilités, la subjective et l'objective, lesquelles n'en forment plus qu'une, "monstrueuse", "paralytante". C'est ici qu'on a le droit de parler de maladie spirituelle et encore, avec infiniment de respect envers ceux-là qui furent contaminés. Et lorsqu'on lit, dans une récente histoire de la littérature canadienne-française, le mot "maladié" au sujet de l'oeuvre d'Anne Hébert, on sent bien que ce n'est plus la même chose dont il s'agit. Car dans ce cas, c'est le germe même qui se met à parler...

Ce bref aperçu est fort loin de rendre justice aux propos de Jean Le Moyne. J'ai tenté, ci-haut, d'en retranscrire quelques dominantes en mon propre langage et de les faire entendre dans un paysage qui n'est pas le sien. Cela, je l'ai fait pour moi d'abord. Je m'en excuse. Aussi, faut-il absolument se référer au texte même de la conférence pour y discerner les multiples et complexes prolongements et résonances, pour y découvrir toutes les applications possibles. Car c'est un texte riche, touffu, fortement charpenté, admirablement écrit en une langue charnue et concrète. On ne saurait trop en recommander la lecture.

* * *

Sans solliciter les propos de Jean Le Moyne dans quelque sens que ce soit, et en prenant rigoureusement à mon compte ce qui va suivre, il me semble qu'il serait utile, une fois le problème reconnu et posé, de voir un peu quelles solutions la jeune généra-

³ Jean Le Moyne parle des "fabricants de malheur".

tion présente (disons ceux-là qui ont vingt ans et plus et moins de trente-cinq ans) y a apportées, au plan individuel. Je laisse à d'autres, plus compétents, le soin d'une analyse en profondeur. Je me contenterai, plutôt, de quelques réflexions très personnelles en me limitant aux jeunes intellectuels — le mot intellectuel étant pris au sens large. Il s'agit, précisément, ici, d'attitudes fondamentales devant la vie qui conditionnent forcément la création artistique et la vie de l'esprit. Il est essentiel qu'une revue culturelle, "Liberté 60" en l'occurrence, parle de ces choses. Bien entendu, je suis d'accord avec Jean Le Moynes sur la nécessité d'une action urgente et positive ayant pour but de juguler le mal.

Or nous sommes face à une réalité mouvante et complexe comme la vie même. Dans la forêt des causes, lesquelles ont agi effectivement? La désaffection vis-à-vis de la foi est un fait d'observation courante chez la jeune génération intellectuelle. Il n'y a pas de doute que pour plusieurs, il y ait là une tentative de solution, malheureuse ou non, au problème, une revendication diversement consciente du libre usage des puissances de vie. Par contre, il est raisonnable de penser que chez plusieurs aussi, il s'agit davantage d'une récusation réfléchie des valeurs reçues et d'une option sur d'autres valeurs. Les deux démarches, cependant, peuvent fort bien coïncider. Par ailleurs, Gérard Pelletier, dans une récente conférence⁴, prédisait un pluralisme de plus en plus marqué chez les Canadiens français et le glissement progressif d'un fort nombre vers l'agnosticisme. Ce qui se passe chez les jeunes intellectuels ne serait-il qu'un aspect d'un phénomène beaucoup plus général aux causes infiniment complexes? Il est significatif, en tous cas, que Marcel Dubé, un écrivain de la présente génération, ait pu mettre dans la bouche d'un de ses personnages⁵, un ouvrier, des paroles qui semblent rejoindre, par delà les barrières de classe, les constatations de plusieurs de nos intellectuels:

"Sur les bancs de l'école . . . à l'église le dimanche, aux campagnes électorales, dans les manufactures, dans les bureaux, partout, on nous a appris à avoir peur. On nous a enseigné qu'au lieu de nous battre valait mieux nous enfermer dans nos maisons, dans nos paroisses, à l'abri des dangers. Quand c'était pas le portrait du diable qu'on nous montrait pour nous faire peur, c'était celui d'un Anglais ou bien donc d'un communiste. A part nous autres, le reste du monde c'était rien que des méchants. Y avait pas de plaisirs permis, c'était mal partout. On nous a appris à avoir peur des fantômes pendant qu'on nous dépochait, qu'on nous enlevait nos vrais biens. C'est de même qu'on nous a menés, c'est de même qu'on nous mène encore, c'est pour ça qu'on n'est rien que des poules mouillées . . ."

⁴ A la rencontre des "Amis du Devoir", en janvier dernier.

⁵ Gaston dans "Florence", télébêâtre.

Constatons donc, avec Le Moyne, que la désaffection est une solution — qui se généralise — à l'état de choses décrit dans sa conférence. Mais il y en a une autre qui est également d'observation courante. Chez plusieurs jeunes intellectuels, la libération est le fruit d'une recherche des sources de la foi, d'un effort pour redécouvrir le vrai visage du christianisme, d'un dépassement vers une spiritualité authentique et profonde. Ils sont aidés, en cela, par plusieurs clercs conscients du problème et de ses ramifications. On ne saurait sous-estimer l'importance et la signification de leur démarche⁶.

Cette diversité de solutions, d'options fondamentales, devrait, à la longue, féconder notre vie artistique et intellectuelle. Elle le fait déjà, au niveau des échanges entre les individus et les groupes. Encore faut-il que d'un côté comme de l'autre, la libération soit véritable, les choix conscients et réfléchis, le dialogue vraiment possible. Or, malheureusement, il faut compter très souvent avec un résidu émotif qui complique singulièrement les choses. Car il y a, entre les deux options extrêmes, toute une série d'états et de nuances intermédiaires malaisément définissables. Souvent, celui qui a cru trouver la solution dans la désaffection et celui qui tient à la foi par toutes ses fibres se rejoignent dans une même agressivité diffuse et stérilisante, un même ressentiment verbeux chargé négativement d'une émotivité chagrine.

Il serait naïf de croire que celui-là qui cherche à éviter l'aliénation dont parle Le Moyne en rejetant la foi reçue se trouve automatiquement débarrassé du syndrome⁷. Car il y a une forme d'anticléricalisme primaire, obsessionnelle et dévorante, qui apparaît aussi pernicieuse et paralysante que la peur de vivre et la culpabilité du bonheur et qui peut aller fort bien de pair avec celles-ci. Il est de la même essence au fond. Car il y a une intolérance *contre* qui ne vaut guère mieux que l'intolérance *pour*. On ne peut pas dissoudre sa vie, ses énergies créatrices, dans une sorte d'animosité confuse, à demi-physiologique. On ne peut pas passer sa vie à détester sa mère. Là aussi, il faut un dépassement. Il faut déboucher sur des valeurs qui soient personnelles, assumées, et qui ne doivent rien à sa mère, puisqu'on le désire ainsi. Mais il faut en vivre ouvertement. Cela s'appelle le courage. On dira, bien sûr, que c'est dangereux, que le milieu ne le permet pas. Mais où est le plus grand danger? Ne plus aller à la messe parce qu'on n'y croit

⁶ Il faut mentionner aussi le grand nombre de ceux qui ne recherchent rien, qu'aucun dépassement n'appelle, qui se satisfont parfois d'une hostilité à demi-clandestine. Ils continuent d'être des victimes.

⁷ Je ne prétends pas ici généraliser. Mais l'aliénation peut fort bien subsister après le rejet des valeurs auxquelles le système s'identifie.

plus ou se suicider, et toute une génération avec soi peut-être, par l'avalissante hypocrisie d'une vie que l'on ne doit plus, en conscience, vivre?

Il faut reconnaître qu'il y a danger ici d'être injuste⁸, que beaucoup en sont réduits à être des émigrés à l'intérieur, sans possibilités d'évasion créatrice. Mais il faut admettre aussi que la chose, pour être plus aisée, n'en reste pas moins extrêmement difficile dans d'autres pays et milieux où fonctionne le système d'aliénation décrit par Le Moyne. Pensons, par exemple, à tout un secteur de la bourgeoisie française. Simone de Beauvoir, elle-même victime, écrivait à vingt-cinq ans: "Je redoute de plus en plus le bonheur... Détresse aussi bien devant le oui que devant le non au bonheur"⁹.

Quelle que soit l'issue, il paraît essentiel de maintenir un respect fondamental à l'endroit du phénomène religieux, une curiosité nécessaire de ses manifestations. Ce n'est plus, ici, affaire de conviction mais bien de culture et d'attention au réel. Y manquer serait s'amputer gravement.

Puisqu'il est possible à quelques-uns, malgré le système, d'échapper à l'aliénation, soit par la désaffection et le choix d'autres valeurs, soit par l'approfondissement de la foi, il me semble que c'est dans un amour lucide de notre vraie patrie, en dépit et au-delà de tout, que tous doivent se retrouver. Autrement, comment notre littérature, notre art, refléteront-ils notre réalité? On ne connaît que ce que l'on aime. Nos villes, notre prolétariat, nos drames de la chair et de l'esprit, nos crimes attendent de voir le jour par la vertu de notre patiente, amoureuse et rebelle complicité.

André BELLEAU

⁸ C'est d'ailleurs simplifier le réel que d'opposer ainsi ces deux démarches, la désaffection et l'approfondissement de la foi, comme des solutions librement choisies. Il peut y avoir, sur un autre plan, d'autres issues. De plus, la désaffection ne remplace pas nécessairement les anciennes valeurs par des nouvelles. Enfin, l'homme aliéné, à la recherche de la vie, le plus souvent ne fait pas de choix conscients: il se précipite dans la première issue discernable.

⁹ "Mémoires d'une jeune fille rangée", p. 231.